

Quel Sud pour le Créateur de Mode ?

Pascale Navarri
Psychanalyste

EDITION MARSEILLE M LA MODE 2013

 MAISON
MODE
MÉDITERRANÉE



Pascale Navarri
Psychanalyste
Psychoanalyst

A Psychanalyste, installée dans la cité phocéenne, membre de la Société psychanalytique de Paris, Pascale Navarri est l'auteur du livre *Trendy, sexy et inconscient : regards d'une psychanalyste sur la mode* (PUF, 2008). Pour ce Mook, Pascale a rencontré en tête-à-tête chacun des lauréats, pendant une heure, dans son cabinet ou dans un lieu clos et feutré, pour mieux comprendre et révéler les sources de la création, c'est-à-dire l'enfance et l'inconscient des créateurs.

*Pascale Navarri is a psychoanalyst. She lives in Marseille, is a member of the psychoanalytical society of Paris and author of the book *Trendy, sexy et inconscient, regards d'une psychanalyste sur la mode* ("Trendy, sexy and unconscious, a psychoanalyst looks at fashion") (PUF, 2008). For this mook, Pascale had individual hour-long meetings with each graduate, either in her studio or in an enclosed, cosy place, in order to gain a better understanding of designing and of the sources of the creative process, that is, the designers' childhood and subconscious.*

Quel Sud pour le créateur de Mode ?

— PAR PASCALE NAVARRI

Vingt et un entretiens sur l'histoire d'enfance de chacun des créateurs de la MMMM sont à l'origine de ce texte. Psychanalyste, j'ai déjà travaillé les différents aspects que le vêtement et la mode prennent dans notre inconscient. Cette fois, j'ai suivi le fil de ces rencontres, et je l'ai rapproché de ce que certains grands couturiers du Sud ont dit ou écrit sur leur vie et leur œuvre. Pour les uns et les autres, de quel Sud s'agirait-il ?

What "South" for a fashion designer?

— BY PASCALE NAVARRI

Twenty-one interviews on the childhood history of each of the designers of the MMMM are at the origin of this text. I am a psychoanalyst, and I have already worked on the different aspects assumed by clothes and fashion in our subconscious. This time, I followed through these interviews and compared the results with what certain great couturiers of the South have said or written about their life and work. For each of them, which South were they talking about?

« Angleterre... Simplement redire comment, dès que j'y ai débarqué pour la première fois, j'ai ressenti une impression de déjà-vu si puissante que je ne doute pas d'y avoir vécu dans une vie antérieure. [...] Il me semblait enfin, comme l'explorateur en quête de la cité perdue ou l'archéologue à la recherche des temples disparus, oui il me semblait avoir découvert ici la chair même de mes rêves, l'essence de tout mon imaginaire, cette ambiance précise et diffuse, reconnue mais inconnue, qui semblait m'habiter depuis toujours... » Plus « Sud » que Christian Lacroix, impossible ! Au hit-parade du Sud dans l'inconscient collectif de la mode, il figure dans les tout premiers, et voilà qu'au détour d'un ouvrage où il parle de son enfance, il livre une information choc où la chair de ses rêves et l'essence de son imaginaire sont au nord ! Au-delà de la saveur plaisante de cet extrait de Christian Lacroix tiré de son livre d'impressions *Qui est là ?* (2004), cette recherche sur les créateurs qui ont participé au projet de la MMMM amène à quelques découvertes : le Sud de l'inconscient collectif, du berceau de l'humanité, de la Grèce antique, de la lumière, de la douceur de l'air, traverse ce que ces créateurs livrent des ressorts de leur créativité. Mais ce projet autour du Sud pourrait paraître une gageure tant leurs créations sont hétérogènes et parfois très loin de ce que l'on considère en première analyse comme venant du Sud, qu'il soit celui, solaire, de Christian Lacroix, celui des belles Italiennes habillées par Valentino ou celui de l'Algérie de l'enfance d'Yves Saint Laurent par exemple. Pour autant, le Sud fait partie de leurs parcours, et nous allons essayer de comprendre ce qui les a amenés à passer par Marseille, parfois à y rester, à y créer et à y vivre. L'idée est venue de lancer cette

« Cette recherche sur les créateurs qui ont participé au projet de la MMMM amène à quelques découvertes. »

étude auprès de ceux qui constituent le groupe des créateurs de la MMMM, de s'intéresser au tout début de leur goût pour la création de vêtements ou de bijoux. Il s'agit ici d'entendre quelque chose de la naissance du style personnel d'un créateur aux sources de son enfance. Leurs premières impressions, les singularités de leur vie et de leur histoire seront au cœur de ce propos. Premiers souvenirs : dessiner, faire son monde, regarder.

Dessiner

La plupart de ces créateurs se souviennent avec tendresse de leur capacité à s'extraire de la réalité du

quotidien grâce au dessin, de ce désir en eux de mettre en images, d'organiser l'espace à leur façon, d'aimer s'absorber dans ce plaisir et d'avoir investi ce regard du dessinateur, regard singulier sur le monde autour d'eux. Les carnets de croquis, souvent commencés très jeunes et qui viendront ensuite témoigner de la créativité qui se déploie, prennent leur source dans une enfance particulière, une forme de recul par rapport à la scène de la vie quotidienne, un appel de la représentation picturale

« La sublimation, chez eux, constitue la voie d'élection pour faire face aux problèmes qu'ils rencontrent dans leur vie d'enfant. »

de quelque chose, qui tient tout à la fois de ce qui est vu et de ce qui est ressenti. Yves Saint Laurent était capable de produire, dans un élan d'une énergie exceptionnelle, plus d'un millier de dessins en une quinzaine de jours lorsque dans sa jeunesse il s'isolait à Oran, qu'il décrivait comme une ville étincelante dans un patchwork de mille couleurs sous le calme soleil d'Afrique du Nord. Les créateurs interrogés ont un souvenir précis de leur goût pour le dessin :

« Je dessinais tout le temps, j'adorais ça. »

« Je dessinais sur toutes les tables de l'école. »

« Très, très tôt, aussi loin que je me souviens, je dessinais. »

« Le dessin... j'avais ce qu'on appelle un coup de crayon... »

« Je n'ai jamais, jamais arrêté de dessiner. »

« Je dessinais beaucoup lorsque j'étais enfant, et je voulais être peintre. »

« Les dessins animés, les mangas, ont été la source de mon goût de dessiner ; je crois que c'est ça qui m'a amené à la mode beaucoup plus tard. »

Nous ne sommes pas tous capables d'utiliser le dessin, de peindre (ou de jouer de la musique) pour en faire un vecteur d'expression privilégié : ceux qui le font utilisent un ressort particulier du mode de fonctionnement psychique, la sublimation, qui chez eux constitue la voie d'élection pour faire face aux problèmes qu'ils rencontrent dans leur vie d'enfant. Le désir d'appréhender une certaine réalité et de modeler l'espace selon son regard intérieur est à la racine du processus ; il nécessite à la fois un regard particulier appréciateur des contours et des volumes, et un besoin de visualiser et de mettre en forme à travers son propre fonctionnement psychique.

Faire son monde

« Je me construisais mentalement, enfant, des univers, galaxies lointaines, planètes imaginaires, contrées idéales dont les populations et les villes vivaient selon mes codes, déduites de mes observations et de mes élucubrations, des lois qui me semblaient plus logiques, plus justes et poétiques » écrit Christian Lacroix. Etre très jeune dans un univers mental singulier, c'est ce que partagent ces créateurs :

« Je passais beaucoup de temps à penser, dans une zone antirationnelle, de fil en aiguille ; grâce à ça, je me connais... »

« Dans mon enfance, il y avait deux mondes : celui où on devait chuchoter et ne rien dire et celui où je m'évadais dans mon imaginaire, où j'étais libre, complètement libre. »

« J'ai été un enfant introverti, excentrique et avec un monde intérieur très riche, ça m'était difficile d'être en relation avec les autres. »

« J'ai fait mon monde entre deux mondes : à la maison le monde d'avant et dehors le monde nouveau, j'ai fait le mien ! »

« Etre très jeune dans un univers mental singulier, c'est ce que partagent ces créateurs. »

« Ce sentiment que j'avais de vivre entre deux mondes, d'être un caméléon, je pense que c'est pour ça que j'ai créé, pour sortir et mélanger ça. »

« J'étais dans une sorte de bulle. »

« Il y avait une grande différence d'âge entre moi et les autres enfants de la famille ; j'ai dû trouver mon propre monde, je sentais que j'avais mes propres inspirations. »

Ce désir de faire son monde et de créer une scène de jeu avec une magie particulière, était un ressort puissant chez Yves Saint Laurent, qui fascinait son entourage par la richesse de son imagination, comme le raconte sa sœur Brigitte, rapportée par Alicia Drake dans son ouvrage *Beautiful People* (2006) : « Il faisait des robes avec de vieux tissus, son petit théâtre avec des poupées découpées et il nous entraînait dans cet univers de conte de fées. »

Regarder

Dessiner relève probablement d'une alchimie complexe — on peut parler de don ; c'est un mode de fonctionnement particulier où le trait, l'image, viennent soutenir la vie psychique. Il faut pour cela investir spécialement le registre visuel, le regard. Bien avant le

langage, le visuel occupe une place fondamentale dans la relation aux autres, relation qui tient du repérage spatial de base, de la reconnaissance de l'identique et du différent, tandis que, progressivement, va se constituer une image de soi et des autres que tous les pôles sensoriels et moteurs vont permettre d'appréhender. Cette image de soi et des autres dépend aussi des liens affectifs qui se construisent dès l'origine. Dans *My Beautiful Egotrip* (2005), le jeune mannequin Lysa Aëngel explique très bien comment, lors une rencontre, le regard peut jouer un rôle crucial et immédiat, en particulier en ce qui concerne la mode : « A peine quelques secondes, et votre posture, votre gestuelle, vos expressions, votre allure ont déjà émis des milliers de signaux visuels, automatiquement décodés, retranscrits, traduits, analysés, interprétés par celui qui vous fait face. Avant même que vous n'ayez dit le moindre mot, la personne qui vous regarde éprouve déjà des sensations vis-à-vis de vous. Elle sait déjà si vous êtes quelqu'un qu'elle désire intégrer à son espace sensitif, affectif, professionnel, personnel... » Cette immédiateté du regard est très investie par les créateurs, qui captent l'air du temps mais aussi qui retrouvent des regards anciens ; car le regard, c'est d'abord celui qu'ils ont posé autour d'eux avec parfois des souvenirs particulièrement investis :

« J'adorais aller dans le dressing de mon père, il était très raffiné. »

« Ma grand-mère était très élégante, je la regardais aussi dessiner, elle aimait ça, ça se voyait ce plaisir qu'elle avait à le faire. »

« Je regardais ma mère quand elle partait pour une soirée, avec ses beaux bijoux, son allure, elle était si belle ! »

« J'aimais les moments de fête, les habits particuliers que l'on mettait pour les mariages, les couleurs, les gestes de préparation, les rires autour des habits qu'on redécouvrait pour l'occasion. »

« Dans ma chambre je mettais beaucoup de découpages que je créais à partir de photos de magazines, organisées à ma façon, selon mon goût. »

« J'avais 8 ans, et j'ai découvert la chambre d'enfant que ma tante avait entièrement faite pour sa fille : c'était un univers fascinant. »

« Je regardais beaucoup la façon dont les gens s'habillaient, et si c'était fait à la main, je voulais absolument apprendre comment c'était fait, bien avant 12 ans... »

« Chez la mère de mon amie, mon regard aimait tout : les couleurs, la sérénité des pièces... Je comprends que c'est là que j'ai puisé mon amour des demi-teintes... »

« Nous allions dans un quartier magnifique, je me suis dit, plus tard : je veux vivre dans un endroit comme celui-ci. » [Ce qui rappelle cette parole d'Yves

Saint Laurent s'attardant devant la boutique éclairée de Christian Dior et déclarant à sa mère : « Maman, je travaillerai là dans pas longtemps. »]

« Voilà, vivre dans deux cultures lorsque j'étais enfant, ça m'a donné un œil : ça donne un recul du regard, qui détourne, contourne ; si on devait voir la vie telle qu'elle est, on ne serait pas artiste. Je ne cherche pas la cohérence, je vais chercher très très loin, et je retrouve un regard à mon insu... »

Souvent, c'est bien plus tard (parfois même vraiment longtemps après) que se décide l'orientation vers le stylisme ou la création de bijoux : beaucoup sont passés par des écoles d'architecture ou d'autres parcours très éloignés. Même si dans leur enfance, ils n'étaient pas destinés à choisir la voie du stylisme, lorsqu'ils ont pris ce chemin, il s'est agi pour chacun d'une sorte de retour pour faire de la place à cette particularité de leur enfance où regarder a un rôle crucial. Il s'agit alors de nourrir ce « regard d'avant » qui a bricolé de façon inventive, à partir de la réalité ressentie, une sorte d'interprétation qui prend sa source dans ces temps très anciens.

Un ticket pour le passé

« Il y avait déjà cette même idée d'un ticket pour le passé », écrit Christian Lacroix lorsqu'il évoque son goût, vers 12 ou 13 ans, pour les cartes postales, gravures et aquarelles trouvées aux puces, ajoutant : « J'avais des grands-parents fort impressionnants qui m'intéressaient plus que mes copains. J'ai commencé par enquiquiner toute ma famille pour leur faire raconter comment c'était avant : la maison, les photos. Il y

« Point commun entre beaucoup de créateurs interrogés : l'idée d'un avant soi problématique. »

avait une magie formidable dans tout ce qu'on n'avait pas connu et qui nous précédait immédiatement, dans ce côté "passeur" des aînés. » Ce qu'on n'a pas connu et qui nous précède immédiatement : c'est là le point commun entre beaucoup de créateurs interrogés : l'idée d'un avant soi problématique ou d'un mouvement qui se matérialise pour soi sans que l'on n'y puisse rien. La plupart des créateurs sont en prise directe avec le passé, leur passé :

« Pour moi, la mode c'est des rencontres improbables entre le temps d'aujourd'hui et les temps d'avant. »

« Lorsque j'étais enfant, mes parents ne me parlaient pas du tout de leur histoire. Les questions, je me les suis posées adulte ; je savais tout puisque rien n'était caché, mais je ne savais rien au fond, car comme ils avaient peut-être envie d'oublier tout ça... Et tout ce que je crée aujourd'hui tient à dire le mélange des cultures, ça me surprend moi-même... »

« Enfant, j'étais libre, ensuite, après que tout eût changé dans ma famille, le passage du Sud, les portes ouvertes des maisons, le soleil, la chaleur au nord, les gens qui font de la luge, les dents qui claquent à cause du froid, les vêtements chauds et lourds que nous allions acheter en famille, c'était un bon moment, ça nous faisait rire, eh bien moi, j'ai changé de personnalité ! »

« Je pense qu'à mon insu il s'agissait de retrouver mon passé. Mes parents, je ne sais pas pourquoi, étaient en rupture avec cet héritage culturel ; moi je le cherchais sans le savoir au début, et un oncle un jour m'a dit : "Tu as hérité de la fibre !" »

« Ils sont animés par une forme de recherche de solution nouvelle ; cela peut passer par l'idée de provoquer un regard nouveau, pour créer la surprise. »

« Ils ont vécu tous les deux un départ brutal lorsqu'ils étaient enfants, et ils ne m'ont rien transmis de ça, je pense que c'était trop dur. »

« Je ne parle pas leur langue d'enfance, ils ont voulu que nous soyons intégrés, c'est dommage. »

« Mes deux grands-pères... Le goût pour la culture de l'un et celui pour le tissu de l'autre... J'ai retrouvé ces héritages et je les ai mélangés à ma façon et sans le savoir ; ça a fait une sorte d'aimant qui est venu des ancêtres... »

« Je crois que je fais une sorte d'aller-retour avec un passé que je n'ai pas connu : les choses pas vécues mais qu'on aurait aimé vivre, on les fait venir mais par un chemin qui échappe... »

« Je n'ai pas eu ce qui m'était destiné par ma grand-mère, on ne me l'a pas donné et je crois aujourd'hui que c'est pour le retrouver et le refaire à ma façon que je crée ; ça vient de là, j'avais besoin de l'avoir, c'est un pont avec le passé et l'amour de ma grand-mère pour moi... »

Confrontés lorsqu'ils étaient enfants à des situations parfois difficiles à comprendre sur le moment, ils sont animés, on peut en faire l'hypothèse, par une forme

de recherche de solution nouvelle; cela peut passer par l'idée de provoquer un regard nouveau, pour créer la surprise, illuminer les autres grâce à ce qu'on fait, et en retour, se sentir extraordinaire :

« Ma mère ne s'est jamais intégrée à cette nouvelle vie, elle est restée dans sa maison comme avant notre départ, l'intérieur de notre maison est resté intact, je retrouvais tous les jours les traces de ce Sud quitté, sur elle et dans la maison. »

Peut-on faire l'hypothèse que l'élan créatif latent de ce créateur était de créer pour sa mère des vêtements qui fassent un pont entre l'avant et l'après et lui donnent envie de porter ses créations empreintes du Sud mais destinées aux femmes du Nord, des vêtements tels qu'ils lui permettraient peut-être de sortir de chez elle? En cela, ce mouvement se rapprocherait de ce qu'écrivait la psy-

« Tout se passe comme s'il s'agissait pour eux de mettre leur talent au service d'un langage. »

chanalyste Janine Chasseguet-Smirguel dans *L'Idéal du Moi* (1975) : « L'expérience créatrice aboutit à un moment réparateur, psychiquement et physiquement bon. Elle ne tire son impulsion profonde que de la liberté. » Enfants souvent un peu « à côté », une sorte de quant-à-soi, comme s'ils avaient idée de quelque chose d'une différence. Avoir des parents qui se parlent dans une langue qu'on ne parle pas soi-même, ou peu, et qui ont parfois des coutumes très éloignées de celles des autres enfants, vivre dans un endroit très différent de celui qu'on a connu enfant : tout se passe comme s'il s'agissait pour eux de mettre leur talent au service d'un langage, celui du corps paré et souvent porteur d'une sorte d'énigme sur le passé. Quelques-uns ont vécu dans leur enfance des moments clefs qui se sont tramés à leurs créations :

« Je suis parti très jeune de chez moi, c'était très difficile et j'avais besoin de bouger. Je crois que j'ai créé des vêtements parce que je ne trouvais pas à mettre sur moi des vêtements qui exprimaient ce que je voulais dire. Il fallait que ça bouge, peut-être que dans mon enfance ça aurait dû bouger et que c'était trop lourd? »
« Il fallait ne pas parler à haute voix de certaines choses dans mon enfance, alors je pense que c'est pour ça que le dessin et le jeu avec les formes se sont imposés à moi. C'était au fond une solution pour éviter de parler trop, c'était parler autrement. »

Janine Chasseguet-Smirguel écrit aussi à propos de ce mode particulier de fonctionnement : « *Etre créateur implique un travail psychique particulier à partir de manques d'apports narcissiques de la toute petite enfance.* »

« Je n'établissais de relation avec personne, mes parents étaient préoccupés pour moi, je n'aimais que me perdre dans les endroits abandonnés... »

« J'ai dû être très autonome très jeune. »

« J'étais très calme, très sage, trop sage peut-être. »

L'ailleurs d'avant

Le mystère nourrit l'imaginaire des créateurs de mode depuis leur enfance, et même, chez certains d'entre eux, il devient l'objet d'un récit particulier, d'une identité particulière avec parfois l'idée d'un ailleurs mythique et splendide. L'exemple de Coco Chanel condense particulièrement les fantasmes nés d'un traumatisme psychique terrible lorsqu'elle a été abandonnée par son père après la mort de sa mère. Elle a fait face au mystère de la disparition de son père en créant une histoire — on peut parler en ce qui la concerne d'un véritable « roman familial ». Son histoire permet d'approcher la question de la marque des créateurs prenant son origine dans l'histoire de leur enfance : pour ce qui est su d'elle, Coco Chanel a passé toute sa vie à tenter d'imposer son roman personnel, très différent de la réalité de son histoire. Parmi les nombreuses variations qu'elle a inventées, un père puissant marchand de chevaux avec un cabriolet ou bien viticulteur avec un tilbury, homme séduisant, raffiné possédant un grand vignoble et une connaissance

« Pour ce qui est su d'elle, Coco Chanel a passé toute sa vie à tenter d'imposer son roman personnel, très différent de la réalité de son histoire. »

approfondie de la langue anglaise. La réalité : Albert Chanel conduisant en carriole ses deux filles à l'orphelinat après la mort de leur mère à 33 ans, usée par une vie de pauvreté et de labeur. Gabrielle, qui n'a alors que 12 ans, se retrouve dans un pensionnat dont elle ne sortira qu'à 18, sans nouvelles de son père qu'elle ne reverra jamais... Dans l'histoire de la vie de Coco Chanel, on peut dire que ce « roman familial », cette invention de père prestigieux, contient aussi des éléments constitutifs de l'identité. Cette construction imaginaire vers la

fortune à partir du nom à maintenir intact, de la marque du grand-père qu'il avait gravée sur ses meubles, de la couture maternelle et de la mercerie paternelle (dont elle sublimera les boutons bijoux et ganses), a certainement contribué à la transformation du malheur et de la déception en renommée et en gloire. Dans ce roman familial, son père est anglais, l'Angleterre était-elle aussi le Sud de Chanel? L'Angleterre joue ici le rôle d'un ailleurs prestigieux auquel elle aspire, terre de la réunion avec son père... La question des origines reste cruciale pour tous les créateurs, l'auto-engendrement est tissé avec l'héritage, dans une sorte de grand-écart psychique :

« Je suis née avec une option en plus, je n'ai rien de commun dans mes goûts et ce qui m'intéresse avec mon entourage, c'est surprenant. »

« Ma marque, je sais obscurément qu'elle a un lien compliqué avec mon histoire mais

je ne sais pas lequel. »

« Je n'ai rien à voir avec eux, je viens d'ailleurs, j'ai entièrement rêvé ma vie. Depuis toujours je me sens d'un autre monde... »

« Cette marque, apparemment ne veut rien dire mais pourtant oui, c'est vraiment mon identité à moi, et en même temps ça vient de très profond. »

« Je ne parle pas la langue de mes parents, j'ai l'air d'être d'ailleurs alors que je ne le suis pas, mais je le suis quand même; je ne peux pas parler avec mes grands-parents d'eux ni de leur histoire, je ne suis pas de là-bas, et pourtant je sens que je porte en moi quelque chose qui vient de loin, les vêtements ont beaucoup d'importance dans leur pays d'origine. »

Cette question des origines peut prendre parfois des aspects liés à la différence sociale ou culturelle, qu'elle soit à l'intérieur de la famille ou que le créateur y ait été confronté très tôt dans son entourage social :

« Ils étaient très différents. Lui était d'un milieu très cultivé, elle d'un milieu plus paysan. Ils avaient des histoires très différentes, je l'ai senti très tôt. »

« J'étais différente de ceux à qui je ressemblais, c'était culturel, j'ai grandi dans un milieu très différent, au nord j'étais du Sud, au sud j'étais du Nord. »

« Ces deux familles étaient à l'opposé l'une de l'autre dans leur façon de vivre et leurs convictions. Je sentais que c'était incompatible. »

« J'aimais cet endroit si beau, d'une famille très aisée, chez moi c'était différent et j'aspirais à ça, c'était serein. »

« Ce que je crée aujourd'hui tient à une histoire de nom, c'est une sorte de mystère depuis mon enfance et en y réfléchissant, aujourd'hui je comprends que j'ai dû conjuguer ce mystère avec ma réalité. »

« Ma mère avait vécu dans une famille très aisée avant son retour en France, ça se sentait dans sa façon de s'habiller, dans ses manières, c'était très différent de mon père. »

« Elle avait été élevée dans une famille qui avait été très riche, et qui avait gardé l'atmosphère de cette richesse du passé. On y est allés : c'était une ambiance en contraste avec celle de mon enfance, ça venait de son histoire. »

Cette différence profonde et significative se symbolise parfois par des vêtements, comme Christian Lacroix le raconte joliment à propos du mariage de ses parents : « *Au lieu des grandes orgues, de la grande robe à traîne et de la grande porte de la primatiale dont elle avait toujours rêvé, ma mère n'eut droit qu'à la petite porte d'un mercredi, en tailleur de jersey... De chez Féraud, encore arlésien à l'époque.* »

Le Sud, terre d'accueil propice au désir de créer ?

Le ticket pour le passé aboutit parfois à un départ vers un ailleurs inconnu où, pourtant, c'est un retour vers des racines qui est en jeu. L'une des découvertes de ce travail a été que la plupart de ceux qui se sont prêtés à cet « exercice » d'une rencontre pour explorer certains

« Le Sud arrive souvent en filigrane d'une histoire, la leur ou celle de leur famille, comme s'il avait fait partie d'une trame. »

aspects de leur enfance, ont effectivement eu « à faire avec » quelque chose où le Sud, la Méditerranée, ont pris une importance cruciale, parfois inconnue d'eux-mêmes jusqu'à l'âge adulte, la représentation d'une sorte de porte entre deux mondes. Le Sud arrive souvent en filigrane d'une histoire, la leur ou celle de leur famille, comme s'il avait fait partie d'une trame, trame qui s'organise souvent à leur insu pour les pousser à, les amener vers, une sorte de Sud où parfois ils ne font que passer, parfois s'installent. Tantôt ce Sud est une porte qui a dû être franchie à la génération précédente ou brutalement dans leur enfance, tantôt il reste comme une énigme non posée, sans qu'il soit possible d'en parler ou de se la représenter, comme s'il avait fallu trouver un autre langage :

« J'avais tout, un métier intéressant, une vie remplie, et puis brusquement c'est comme si quelque chose devenait plus fort, j'avais besoin de créer, peut-être

était-ce la suite de voir mon père et ma grand-mère avec ces talents artistiques ? Mais il fallait que ce soit dans le Sud. Je sais, je sens qu’il y a quelque chose avec mes origines dans ce désir de vivre au sud mais je respecte les secrets de ma famille, parfois je cherche, parfois non, en tout cas je ne suis pas là uniquement pour la lumière, je suis là comme à une porte de mon histoire... »

« Je me sens hybride, complètement. Il y avait beaucoup de secrets dans ma famille, je ne parle que peu la langue de mes parents, je suis le résultat d’une histoire bien compliquée et mon but aujourd’hui est de faire découvrir aux gens qui portent mes créations des choses pas explorées, des traditions anciennes et en même temps la modernité... C’est ça qui me guide. Et surtout, le Sud, c’est là où après tous ces déchirements ils voulaient vivre. »

« Je ne sais pas pourquoi, mais c’est lorsque j’étais dans un pays étranger que ça s’est décidé pour moi de façon radicale : il fallait que je crée... C’était peut-être cette distance qui me permettait de le faire. Avant, c’était là mais je ne pouvais pas me lancer. Peut-être y a-t-il un lien avec un certain mystère qui entoure une de mes lignées, peut-être aussi le souvenir du passé luxueux vécu dans un pays du Sud ? »

« Nous étions du Nord et toutes les périodes de vacances étaient au sud, des périodes de liberté intense. »

« Cette question autour de l’identité me touche ; je crois que le Sud dont je viens me permet de me confronter à cette interrogation. J’y passe, c’est à la fois celui de mes origines, et il y a aussi un autre Sud, celui du goût de mon père : il adorait le Sud et je le percevais, il était heureux. »

« Ce cheminement vers cette création s’est fait comme une maturité, à l’étranger, le Nord pour moi qui suis du Sud, c’était forcément à distance : créer, c’est comme une extension de “moi-même d’avant”, ça renoue des liens avec ce passé du Sud de ma petite enfance. »

Dans les récits des créateurs s’interrogeant sur leur histoire, le Sud s’impose non pas seulement par son contenu de lumière, mais comme ce qui peut provoquer un contraste affectif majeur entre la vie d’enfant et celle d’adulte — contraste entre langues, pays, histoire, origines, ce qui était connu et ce qui est resté mystérieux. C’est par ce contraste qu’il rend possible une réaction créative à un effet d’exil, qu’il permet la production de choses nouvelles comme moyen de retour vers des sources restées inaccessibles par d’autres voies. Le désir inconscient d’un retour vers chaleur et lumière — qui, chez ces créateurs, a partie liée avec le Sud réel ou mythique de l’enfance — se met en mouvement grâce aux dons développés très jeunes qui s’expriment au travers des vêtements ou ornements posés sur le corps. Cet appel du Sud joue alors comme une fonction psychique protectrice où « regarder, dessiner, faire son monde » s’organise, et il permet dans le même temps de retrouver certains chemins vers le passé. Au-delà et à côté des quelques pistes qui ont surgi de cette recherche sur les créateurs, on ne saurait bien entendu oublier le mystère qui reste au cœur du processus, celui de l’inspiration. Christian Lacroix : *« Et puis il y a cette part indicible qu’on appelle l’inspiration, qui ne saura jamais expliquer la dynamique d’une image tombée sous nos yeux par un hasard qui n’en est pas un, mais que l’on a provoqué depuis longtemps. »* —

Références bibliographiques

L’Idéal du Moi, Janine Chasseguet-Smirgel, Tchou, 1975.

Qui est là ?, Christian Lacroix, Mercure de France, 2004.

My Beautiful Egotrip : La bible du mannequin, Lysa Aëngel, Scali, 2005.

Beautiful People, Alicia Drake, Denoël, 2006.

Trendy, sexy et inconscient : Regards d’une psychanalyste sur la mode, Pascale Navarri, PUF, 2008.

“England: I would just like to repeat that, when I reached it the first time, I felt an impression of déjà vu that was so powerful that I am quite certain I must have lived there in a former life. (...) I felt like an explorer in search of a lost city or an archaeologist looking for forgotten temples: yes, it seemed to me that I had discovered here the very flesh of my dreams, the essence of all my imagination, in this precise, diffuse atmosphere that I recognised but did not know and that seemed to have been living within me for ever.”

You could not be more “South” than Christian Lacroix! He is right up at the top of the hit parade of the South in the collective subconscious of fashion but now, in this passage from a book in which he speaks of his childhood, he supplies the shocking information that the flesh of his dreams and the essence of his imagination are in the “North”!

Apart from the pleasant taste of this extract by Christian Lacroix from his book of impressions *Qui est là ?* (Who’s there?), this research on the designers who participated in the project of the MMM has produced a certain number of discoveries concerning the South in the collective subconscious, the cradle of mankind, ancient Greece, the light and the gentle air, all of which are present in what the designers tell us about the roots of their creativity. However, this project entitled “Around the South” might seem to be quite a challenge in view of the fact that their creations are so different, and sometimes a long way from what one might initially consider as coming from the South, whether it be the sunny South of Christian Lacroix, that of the beautiful Italian women clothed by Valentino, or that of the Algeria of Saint-Laurent’s childhood, for example. Nonetheless, the South is part of their path, and we shall try to understand what brought them to Marseille, where some of them settled, and what motivated them to create and live there.

We had the idea of making this study with those comprising the group of designers of the MMM by first of all researching their taste for creating clothing or jewellery. The purpose of this was to get some idea of the birth of a designer’s personal style at the sources of his childhood. Their earliest impressions and the particular features of their lives and stories will be at the heart of this study. Earliest memories: drawing, making one’s world, looking.

Drawing

Most of these designers have tender memories of their capacity to make abstractions from everyday reality, thanks to drawing, of their inherent desire to express things in images, to organise space in their own way, of loving to become absorbed in this pleasure and of having cast this particular sketcher’s gaze upon the world around them. Their sketchbooks, which often begin when they were very young and which later testify to the development of their creativity, derive from a particular childhood, a form of retreat from the scene of daily life, a call to the pictorial representation of something that is at once what is seen and what is felt. Yves Saint-Laurent was able to produce, in a burst of exceptional energy, over a thousand drawings

in a fortnight when in his youth he isolated himself in Oran, which he himself described as a gleaming city in a patchwork of many colours beneath the calm sun of North Africa.

The designers we interrogated have a precise memory of their love of drawing:

“I used to draw all the time, I loved it.”

“I used to draw on all the desks at school.”

“Very, very early, as far back as I can remember, I used to draw.”

“Drawing – I had a natural flair for it.”

“I never, never stopped drawing.”

“I drew a lot when I was a child and I wanted to be a painter.”

“I got my love of drawing from cartoons and mangas.

I think that is what brought me to fashion later on.”

We are not all capable of using drawing and of painting (or of playing music) in such a way as to make it a vector of particular expression: those who are capable of this make use of sublimation, which is a particular mode of mental functioning. In them, it is their favourite way of dealing with the problems they encounter in their life as a child. The desire to apprehend a certain reality and to model space according to their interior gaze is at the root of the process, which requires both a particular gaze that appreciates contours and volumes and a need to visualise and shape via their own mental functioning.

Making one’s world

“As a child, I mentally constructed for myself universes, distant galaxies, imaginary planets and ideal regions where the inhabitants and the towns lived according to my laws, deduced from my observations and imagining, which seemed to me to be more logical, more just and poetic” – Christian Lacroix.

These designers share the experience of having been in a singular mental universe at a very early age:

“I spent a lot of time thinking, in an antirational area, moving from one thing to another. Thanks to that, I know myself.”

“In my childhood there were two worlds: the one where you had to whisper and say nothing and the one to which I escaped in my imagination and where I was free, completely free.”

“I was an introspective, eccentric child with a very rich interior world, because I found it difficult to be in relation to others.”

“I made my own world between two worlds, at home the world of before and outside the new world I made my own!”

“This feeling I had of living between two worlds, of being a chameleon, I think that is why I created, to get out and mix that.”

“I was in a sort of bubble.”

“The was a big age gap between myself and the other children in

“This research on the designers who participated in the project of the MMM has produced a certain number of discoveries.”

“Their sketchbooks, which often begin when they were very young and which later testify to the development of their creativity, derive from a particular childhood.”

“These designers share the experience of having been in a singular mental universe at a very early age.”

the family. I had to find my own world and I felt I had my own inspirations.”

This desire to make one's own world and to create the scene of a play with a particular magic was a powerful source for Yves Saint-Laurent, who fascinated those around him with his rich imagination: “He made dresses with pieces of old cloth, his little theatre with cut-out dolls, and he drew us into this fairy-tale universe” recounts his sister Brigitte (quoted by Alicia Drake in Beautiful People).

Looking

Drawing is probably the result of a complex alchemy. We can speak of a gift: it is a particular mode of functioning in which the line and the image sustain the drawer's mental life. This requires the special use of the visual register, the gaze.

Long before language, the visual dimension occupies a fundamental place in our relation to others. This relation entails basic spatial identification, recognition of what is identical and what is different, while gradually there is formed an image of oneself and of others, whom all our sensory and motor centres will enable us to apprehend. This image of ourselves and of others also depends on the affective ties that are built from the very beginning.

The young model Lysa AËngel explains very well how, during an encounter, the gaze can play a crucial, immediate role, particularly as regards fashion:

“After just a few seconds, your posture, your gestures, your expressions and your appearance have already emitted thousands of visual signals that are automatically decoded, transcribed, translated, analysed and interpreted by the person opposite you. Even before you have said a single word, the person looking at you already has feelings about you. He already knows if you are someone he wants to include in the world of his senses and affections, in his professional and personal life.”

This immediacy of the gaze is much exploited by our designers, who are in tune with the times but who also discover former gazes, for the gaze is first of all the one they directed around themselves, sometimes with particularly intense memories:

“I loved going into my father's dressing-room. He was very refined.”

“My grandmother was very elegant. I also used to watch her drawing. She liked that, you could see the pleasure she got from doing it.”

“I used to look at my mother when she was about to go out for the evening, with her beautiful jewellery and her appearance – she was so beautiful!”

“I used to love festive occurrences, the particular clothes worn for weddings, the colours, the preparatory gestures and the laughing about the clothes that were rediscovered for

the occasion.”

“In my bedroom I used to put together lots of cuttings from magazines, which I organised in my own way, according to my own taste.”

“When I was 8 years old I discovered the bedroom my aunt had made especially for her daughter – it was a fascinating universe.”

“I often used to look at how people dressed, and if it was handmade I absolutely wanted to learn how it was made, well before I was 12 years old.”

“At my friend's mother's house, my gaze loved everything, the colours, the serene rooms, and I realise that was where I discovered my love for half-tone colours.”

“We were going to a magnificent neighbourhood and I said to myself: ‘Later, I want to live in a place like this’” (this is reminiscent of Yves Saint-Laurent stopping in front of Christian Dior's brightly lit shop window and telling his mother:

“Mummy, I shall soon be working there”).

“You see, living in two cultures when I was a child gave me an eye for things: it gives you a gaze in retreat that diverts and bypasses: if we had to see life just as it is we would not be artists; I do not look for coherence, I shall search far, far away and I rediscover a gaze unwittingly.”

Often it is much later (and sometimes even very much later) that the orientation towards fashion design or the creation of jewellery is chosen: many designers first studied architecture or other quite different subjects. Even if in their childhood nothing destined them to choose fashion design, when they took this path each of them found it was a kind of return to give room to this particular feature of their childhood, in which looking plays a decisive role. It is then important to nourish this “forward gaze” which, from the way reality was perceived has inventively put together a sort of interpretation derived from those very early times.

A ticket for the past

“There was already this same idea of a ticket for the past”, writes Christian Lacroix, speaking of his love when he was 12 or 13 years old for etched or watercolour postcards he found in second-hand shops.

He continues:

“I had very impressive grandparents who interested me more than my friends. I started to annoy my whole family to make them tell me how things were before: the house, the photographs. There was an extraordinary magic in everything that we had not known and that was immediately before our time, in this aspect of our elders as ‘transmitters.’”

Everything that we have not known and that was immediately before our time: this is the point in common with many of the designers we questioned; the idea of a problematic time before us or a movement that materialises for us independently of our control.

Most of the designers are in direct contact with the past, their past:

“For me, fashion is made of improbable encounters between the time of today and former times.”

“When I was a child, my parents never talked to me about their own story. I asked myself the questions when I was an adult. I knew everything because nothing was hidden from me but really I knew nothing, because since they may have wanted to forget all that... and everything I create today expresses the mixture of cultures – that surprises me.”

“When I was a child I was free, but when everything changed in my family, moving to the South, the house doors open, the sun, the heat of the North, people sledging, teeth chattering from the cold, the warm, heavy clothes we went to buy together with all the family, it was a good time, it made us laugh, but I, well, I changed my personality!”

“I think that I needed to recover my past, although I was not aware of it. My parents, I don't know why, had broken with this cultural heritage, but I was searching for it without realising it at first, and one day an uncle said to me: ‘You have inherited fibre!’”

“They both experienced a brutal departure when they were children and they passed none of that on to me, I think it was too hard.”

“I do not speak their mother tongue. They wanted us to be integrated. It's a pity.”

“One of my grandfathers loved culture and the other loved cloth. I recovered both these heritages and I mixed them in my own way and, without realising it, it formed a sort of magnet from my ancestors.”

“I think I do a sort of return journey with a past that I have not known: one calls up things one hasn't experienced but would have liked to, but they come by a path that runs away.”

“I didn't receive what my grandmother intended me to have. I wasn't given it and I now think the reason was that I had to go and find it and recreate it in the way I create things. It comes from there, I needed to have it – a bridge with the past and my grandmother's love for me.”

When they were children, they faced situations that were sometimes difficult to understand at the time. One can imagine that it is a form of searching for a new solution that drives them on: it may take the form of conjuring up a new gaze in order to surprise and enlighten others by what they do and in return to feel they are extraordinary. *“My mother never became integrated into this new life. She stayed in her house as she did before we left. The interior of our house has remained intact: every day I found on her and in the house all the traces of the South we had left.” Could one surmise that the creative drive of this designer was to create clothes for his mother to function as a bridge between before and afterwards and to make her want to wear his creations imbued with the South but intended for Northern women, the sort of clothes that might enable her to go out of her house? If*

so, this movement would be similar to what the psychoanalyst Janine Chasseguet has written: “the creative experience leads to a moment of reparation, which is mentally and physically good. Its deep impulsion comes only from freedom.”

These children were often a little out of touch, in a world of their own, as if they felt they were somehow different – with parents speaking a language they themselves spoke not at all or only a little and maintaining customs very foreign to those of other children; living in a place very different from that known as a child; everything makes it seem that they are placing their talent at the service of a language, that of the bedecked body and often bearing a kind of enigma concerning the past.

Some of them had key experiences in their childhood which hatched their creations:

“I left home when I was very young. It was very difficult and I needed to get away. I think I created clothes because I couldn't find clothes to wear that expressed what I wanted to say. Things needed to get moving. Maybe things should have moved when I was a child and it was too hard?”

“When I was a child, some things were not to be talked about out loud, so I think that is why I felt the need to draw and play with forms. Basically, it was a solution to avoid talking too much. It was another way of talking.”

Janine Chasseguet-Smirgel also writes about this particular manner of functioning:

“Being a designer involves a particular kind of mental work on the basis of a lack of narcissistic contributions in infancy.”

“I formed relationships with no-one. My parents were worried about me. I only liked getting lost in deserted places.”

“I had to be very autonomous at a very early age.”

“I was very calm, very good, maybe too good.”

The elsewhere of beforehand

Mystery has inspired the imagination of fashion designers ever since their childhood. For some of them, it even becomes the object of a particular narrative or of a particular identity with sometimes the idea of an elsewhere that is mythical and splendid. The example of Coco Chanel concentrates in a particular way the fantasies emerging from a terrible mental trauma when she was abandoned by her father after the death of her mother. She came to terms with the mystery of her father's disappearance by inventing a story which, in her case, could better be called a genuine “family novel”. Her story enables us to approach the question of a designers' brand deriving its origin from the story of their childhood: what we know of her, Coco Chanel spent the whole of her life trying to impose her personal version that was so different from the reality of her story. Some of the numerous variations she invented were a powerful father who was a horse dealer with a convertible, or else a winegrower with a Tilbury, an attractive, refined man who owned a large vineyard and

“One can imagine that it is a form of searching for a new solution that drives them on: it may take the form of conjuring up a new gaze in order to surprise and enlighten others by what they do and in return to feel they are extraordinary.”

“Everything makes it seem that they are placing their talent at the service of a language.”

“Coco Chanel spent the whole of her life trying to impose her personal version that was so different from the reality of her story.”

who had an excellent knowledge of the English language. In reality, Albert Chanel drove his two daughters on a cart to the orphanage after the death of their mother, who died at the age of thirty-three, worn out by a life of poverty and hard labour. Gabrielle was only twelve years old when this happened. She found herself in a boarding school that she left only when she reached the age of eighteen, with no news of her father whom she never saw again. In the story of the life of Coco Chanel, we can state that this “family novel”, this invention of a prestigious father, also contains certain elements that constituted her identity. This imaginary construction in the direction of good fortune, starting with a surname that had to be maintained intact, the brand from the grandfather who had inscribed it on his furniture, her mother’s sewing and her father’s haberdashery (of which she was to sublimate the “jewel buttons” and laces) certainly contributed to transforming her misery and disappointment into fame and glory. In this family novel, her father is English. Was England also the “South” for Chanel? Here, England plays the part of a prestigious elsewhere to which she aspires, a land where she would meet her father again.

The question of origins is crucial for all designers. Self-engendering is woven with heritage, like doing the splits mentally:

“I was born with an extra option. Nothing in my tastes is common, and what I want from what surrounds me is surprising.”

“I have a vague idea that my brand has a complicated link with my own story but I don’t know what it is.”

“I have nothing to do with them, I come from somewhere else.

I have dreamt my whole life and I have always felt I am from another world.”

“Apparently this brand means nothing but actually it is really my identity and at the same time it comes from deep down.”

“I don’t speak my parents’ language. I seem to be from somewhere else although I am not, but I am all the same. I cannot speak with my grandparents about them and their story, I am not from there and yet I feel I carry within me something that comes from far away. Clothes are very important in the country they come from.”

This question of origins can sometimes assume aspects linked to social or cultural differences within the family, or encountered by the designer there, very early on in his social context.

“They were very different. He was from a very cultivated milieu. She was from a more peasant background. Their stories were very different and I felt that very early on.”

“I was different from those I resembled. It was a cultural issue. I grew up in a very different milieu: in the North I was from the South and in the South I was from the North.”

“These two families were the very opposite of each other in the way they lived and in their convictions. I felt it was incompatible.”

“I liked this place that was so beautiful, belonging to a very

wealthy family. At home it was different, and I aspired to it, it was serene.”

“What I create nowadays is linked to the matter of a name. It has been a sort of mystery ever since my childhood and if I think about it nowadays I understand that I had to combine this mystery with my own reality.”

“My mother had lived in a very wealthy family before she returned to France. You felt it in the way she dressed, in her manners: it was very different from my father.”

“She had been brought up in a family that had been very rich and had maintained the atmosphere of their past affluence. We went there; it was very different from the context of my childhood: it came from her personal history.”

This deep and significant difference is sometimes symbolised by clothes, as Christian Lacroix recounts nicely when describing his parents’ wedding: “Instead of the organ, the wedding dress with a long train and the Western door of the abbey that she had always dreamt of, my mother had to make do with the little door on a Wednesday in a jersey suit from Féraud, who was still in Arles at the time.”

Is the South a welcoming land that favours the desire to create?

The ticket to the past sometimes leads to a departure for an unknown elsewhere, where it is paradoxically a return to one’s roots that is involved.

One of the discoveries of this work was that most of those who agreed to participate in this “exercise” of a meeting to explore certain aspects of their childhood had indeed been “dealing with” something where the South, the Mediterranean area, took on crucial importance, sometimes unbeknown to them until adulthood, the representation of a sort of bridge between two worlds. The South often comes like a watermark in a story, whether it be their own story or that of their family, as though it had been part of a frame, one that organises itself without their being aware of it, one that pushes them towards, brings them to a sort of South where occasionally they only visit and occasionally they settle.

Sometimes this South is a door which must have been passed through during the preceding generation or brutally burst open during their childhood and sometimes it remains an unstated enigma that is impossible to talk about or represent, as if another language needed to be found:

“I had everything, an interesting profession, a full life, and then suddenly it was as if something became stronger, I needed to create – was it maybe the result of seeing my father and my grandmother with these artistic talents? But it had to be in the South. I know, I feel there is something involving my origins in this desire to live in the South, but I respect my family secrets: sometimes I search, sometimes not, in any case I am not just here for the light, I am here as if at a doorway in my own history.”

“I feel completely hybrid. There were many secrets in my family. I can hardly speak my parents’ language. I am the result of a very complex history and my objective nowadays is to make the people who wear my creations experience unexplored things, old traditions and at the same time modernity. That is what guides me. Above all, the South is where I wanted to live after having been so torn apart.”

“I don’t know why, but when I was in a foreign country the decision came for me in a radical way, I had to create. Maybe it was the distance that enabled me to do it. It was there before but I couldn’t take the plunge. Maybe there is a connection with a certain mystery associated with one of my lineages and maybe also the memory of living in a Southern country in the luxurious past?”

“We were from the North and all our holidays were spent in the South. They were periods of intense freedom.”

“I feel concerned by this question regarding identity. I think that the South that I come from allows me to face this question. I passed through it, it is my origins and then there is also another South, that of my father’s preference. He loved the South and I felt that. He was happy.”

“This progress towards creating happened, like maturing, it happened abroad, in the North, which for me follows after the South, it had to be at a distance. Creating is like an extension of ‘the former me’, it renews my ties with this past in the South of my infancy.”

When these designers examine their personal histories, the South comes to the fore not only because of its light but as something that can provoke a major affective contrast between the life of a child and that of an adult, a contrast between languages, countries, history, origins, what was known and what has remained a mystery. It is this contrast that makes possible a creative reaction to the effect of being exiled and that enables the production of new things as a means for returning towards sources that have remained inaccessible by other routes.

The unconscious desire to return to the heat and the light which, in these designers, is partly linked to the real South or the mythical South of their childhood, is set into motion thanks to the gifts that have developed very early on and that are expressed via clothing or ornaments placed upon the body. This call of the South then functions as a kind of mental protective mechanism where “looking, drawing and making one’s world” become organised, and it also makes it possible to recover certain pathways towards the past.

Beyond and apart from a number of ideas that have emerged from this research on designers, we should of course not forget the mystery that is at the heart of the process, that of inspiration. As Christian Lacroix puts it, “... *and then there is this inexpressible part called inspiration which will never be able to explain the dynamism of an image that has fallen in front of our eyes by chance, but not by chance, for we have prepared it long ago.*”

Bibliography

Janine Chasseguet-Smirgel ; *L’Idéal du Moi* (Tchou: 1975).

Christian Lacroix, *Qui est là?* (Mercure de France: 2004).

Lysa Aëngel, *My Beautiful Egotrip* :

La bible du mannequin (Scali: 2005).

Alicia Drake, *Beautiful People* (Denoël: 2006).

Pascale Navarri, *Trendy, sexy et inconscient* : *Regards d’une psychanalyste sur la mode* (PUF: 2008).